

## CHAPITRE X

SOMMAIRE : Queretaro. — Etat des choses à l'arrivée de l'empereur. — Plan de campagne manqué. — Commencement du siège. — Attaques et sorties sans résultat. — Mission de Marquez. — On attend vainement son retour. — Derniers efforts. — La trahison de Lopez. — Les Juaristes maîtres de la ville. — Reddition de Maximilien.

Que s'était-il passé dans Queretaro durant ces quatre longs mois de séquestration, où des bruits mensongers promettaient de semaine en semaine à la population de la capitale la réapparition de l'empereur à la tête d'une armée victorieuse ?

Nous avons laissé Maximilien partant de Mexico le 13 février avec les généraux Marquez et Vidaurri, livrant deux combats sur sa route, et faisant, le 19, son entrée triomphale à Queretaro. L'avant-veille, à l'étape de San Juan del Rio, il avait lancé une proclamation dans laquelle, après avoir annoncé qu'il prenait en personne le commandement de l'armée, il ajoutait :

«.... Ce jour, mes vœux ardents l'appelaient depuis longtemps. Des obstacles indépendants de ma volonté me retenaient. Aujourd'hui, libre de toute entrave, je puis ne prendre conseil que de mes sentiments de bon et fidèle patriote.

« Notre devoir de bons et loyaux citoyens nous oblige à combattre pour les deux principes les plus sacrés du pays : pour son indépendance menacée par des hommes qui, dans leurs vues égoïstes, veulent trafiquer même du territoire national ; et pour le bon ordre intérieur que nous voyons chaque jour troublé de la façon la plus cruelle au préjudice de nos pacifiques compatriotes. Notre action, libre de toute influence, de toute pression étrangère, n'a pour but que de soutenir et de porter haut l'honneur de notre glorieux drapeau tricolore.

« .... J'ai nommé le brave général Marquez mon chef d'état-major et réparti l'armée en trois corps : le premier sous le commandement du général Miramon ; le second, sous les ordres de son chef actuel<sup>1</sup> ; le troisième sous ceux de l'intrépide général Mejia.

« .... Ayons confiance en Dieu qui protège et protégera le Mexique, et combattons avec une indomptable énergie sous cette invocation sacrée : Vive l'indépendance ! »

1. Cette désignation de second corps s'appliquait aux troupes restées dans Mexico sous les ordres du général Tabera.

Quelques jours plus tard, le 2 mars, paraissait un nouveau manifeste impérial sous forme de lettre adressée à M. Aguirre, ministre de l'instruction publique, qui se trouvait mêlé au personnel militaire de l'expédition de Queretaro, en raison d'une prédilection spéciale du souverain. Cette lettre semble avoir eu pour but de répondre à des objections soulevées, dans l'entourage de Maximilien, au sujet de la continuation de la guerre, peut-être à une tentative nouvelle pour remettre sur le tapis la convocation d'un congrès. Elle débute en effet par une allusion à la nécessité d'empêcher qu'on ne se méprenne sur les intentions de l'empereur « grâce aux mille calomnies que nos ennemis répandent contre notre gouvernement. » Maximilien déclare ensuite que rien n'est changé au programme d'Orizaba, et que l'idée d'un congrès domine toujours chez lui comme l'unique solution susceptible de donner un avenir durable et une base de rapprochement entre les partis.

« ..... Cette idée du congrès, — poursuivait la lettre impériale, — je la nourrissais dès mon arrivée dans le pays; elle a été émise par moi aussitôt que j'ai eu la certitude que les représentants de la nation pourraient se réunir libres de toute influence étrangère. Tant que les Français dominaient les grands centres du pays, il n'y avait pas possibilité de penser à un congrès délibérant

en pleine franchise. Mon départ pour Orizaba accéléra le départ des troupes françaises, et ainsi arriva le jour où l'on put parler librement d'un congrès constituant. L'impossibilité de prendre auparavant une pareille résolution est ressortie d'une manière évidente de la violente opposition déployée par les autorités françaises, déjà prêtes à partir, contre l'idée émise. »

Rien de plus injuste que cette imputation, rien de plus contraire à la réalité des faits. Bien plutôt, les autorités françaises eussent-elles été en droit de reprocher au souverain qui les accusait, d'avoir fait lui-même obstacle à la solution qu'il prétendait avoir voulue. Mais nous sommes ici en présence d'une de ces théories que la mobile imagination de Maximilien embrassait tour à tour, sous l'influence des circonstances et selon les besoins du moment. Le but de la lettre à M. Aguirre était d'établir — et peut-être bien de se démontrer à lui-même encore plus qu'aux autres — que la situation était excellente, que l'on avait seul le bon droit de son côté et raison contre tout le monde. Après avoir rejeté sur la France la responsabilité de la non-convocation du congrès aussi longtemps que son drapeau avait flotté au Mexique, le manifeste impérial faisait peser sur le parti libéral cette même responsabilité depuis le départ de nos troupes. Il dénonçait les chefs de ce parti comme ayant repoussé les ouvertures qui leur

avaient été faites et empêché un appel immédiat à la nation. « Les hommes qui invoquent le progrès n'ont pas voulu, disait-il, ou n'ont pas pu se soumettre au jugement du pays; ils ont repoussé la main fraternelle qui cherchait à rétablir la paix entre les frères. Hommes de parti aveugles, ils veulent dominer seuls, l'épée à la main... Il n'y a donc pas à compter sur eux, et nous n'avons plus d'autre devoir que de travailler avec toute notre énergie à rendre au plus tôt la liberté aux populations, afin qu'elles puissent alors exprimer librement et franchement leur volonté. »

Cette conclusion a donné naissance à la supposition d'une tentative faite par Maximilien, postérieurement à son arrivée à Queretaro, pour amener Juarez à s'entendre avec lui en vue d'élections constituantes. La réponse à toute proposition de ce genre était tellement écrite d'avance que, si une démarche quelconque eut lieu, elle se réduisit forcément à un pur simulacre. Mais il n'y en a même aucun indice. La proclamation de San Juan del Rio avait fermé déjà la voie des négociations, à supposer qu'elle eût jamais été ouverte, en appelant « les bons et loyaux citoyens » à combattre pour l'indépendance du pays menacé par les Juaristes. On ne doit voir dans la lettre à M. Aguirre que l'exposé justificatif d'une résolution qui n'avait point varié et à laquelle, dans aucun cas, le général Marquez n'aurait permis de prendre une

direction autre que celle de la lutte à outrance. Son ascendant sur l'empereur avait encore grandi pendant la marche qu'ils venaient d'accomplir ensemble, et ce n'était pas pour faire de la politique de conciliation qu'il avait entraîné Maximilien loin de Mexico.

Il s'agissait maintenant d'arrêter un plan de campagne. Les ressources militaires dont on disposait étaient fort médiocres. Les généraux Miramon, Mejia et Severo Castillo, déjà réunis dans Queretaro, n'avaient sous leurs ordres que de faibles contingents complètement désorganisés. La colonne amenée de la capitale était un appoint et rien de plus. Les troupes qui avaient jusque-là combattu dans le Michoacan avec le général Mendez, et qui étaient en train de se replier à leur tour, ne pouvaient pas non plus compter pour un renfort bien considérable. Le tout combiné représentait, comme effectif, une douzaine de mille hommes au plus. Il n'y avait cependant pas à hésiter sur la tactique à suivre. L'ennemi s'avancait vers Queretaro en deux corps : l'un, sous la conduite d'Escobedo, venant du nord-est ; l'autre, commandé par Corona, venant du sud-ouest. Une distance de cinquante lieues environ séparait encore ces deux armées. En marchant de suite soit sur l'une, soit sur l'autre, on livrait bataille à forces à peu près égales et l'on avait chance d'arrêter le mouvement de jonction des troupes républicaines, peut-être même de les battre

séparément. La donnée était tellement évidente, l'opération tellement indiquée, que toutes les voix s'y rallièrent dans un conseil de guerre tenu le 22 février. Il fut décidé qu'on se mettrait en marche le 26, pour se porter d'abord à la rencontre d'Escobedo.

Comment et pourquoi cette détermination, reconnue nécessaire par tout le monde, ne fut-elle pas suivie d'exécution? Le fait n'a jamais été expliqué d'une manière satisfaisante ou même plausible. Dans son récit des *Dernières heures d'un empire*, le général Arellano accuse Marquez d'avoir abusé de l'influence qu'il exerçait sur Maximilien, pour lui conseiller en secret l'inaction, par jalousie contre Miramon. Il est certain que ces deux chefs étaient sortis de la conférence où avait été résolue l'entrée en campagne, à l'état d'antagonisme déclaré. Pour couper court à une dissidence assez vive qui s'était manifestée au cours de la discussion stratégique, Maximilien avait cru devoir dire que, en sa qualité de marin, il ne lui appartenait pas de trancher les questions relatives aux opérations de terre, mais qu'il laissait ce soin au général Marquez, appelé à jouer le rôle de commandant en chef de l'armée. A peine le conseil terminé, arrivait une lettre de Miramon dans laquelle celui-ci déclarait ne pouvoir servir sous les ordres de Marquez, dont il était l'ancien et le supérieur, et que lui-même avait promu à son grade actuel. L'empereur arrangea les choses

en expliquant que le mot de général en chef prononcé par lui était une simple manière de parler; qu'en fait, il conservait seul la direction suprême des troupes, et que Marquez n'aurait à intervenir que comme son chef d'état-major général. Miramon accepta ce biais et la rupture ouverte fut conjurée; mais l'incident laissa subsister une sourde mésentente qui se fit jour en plus d'une occasion jusqu'au moment où Marquez quitta Querétaro. Il est, par conséquent, fort possible que cette mésentente ait contribué aux irrésolutions qui firent avorter l'offensive projetée. Mais il est aussi malheureusement trop vraisemblable que l'empereur lui-même, grâce à ses funestes habitudes d'atèrmoiement, eut la plus large part dans la faute qui devait se retourner contre lui. A la dernière heure du siège, nous le verrons encore rendre inutiles, en perdant un temps précieux, les dévouements qui cherchaient à lui ménager une suprême chance de salut.

Toujours est-il qu'on laissa perdre douze jours, douze de ces précieuses journées qui, à la guerre, ne se retrouvent pas. Pendant ce temps, l'ennemi poursuivait sa marche convergente. Le 6 mars, les corps de Corona et d'Escobedo apparaissaient presque simultanément devant la ville, dont ils commençaient l'investissement. Non-seulement désormais l'empereur se trouvait enfermé et hors d'état de prendre l'offensive, mais il avait à se défendre dans une ville à peu près ouverte, domi-

née de trois côtés par des hauteurs, contre un ennemi qui, à l'avantage du nombre et de la position, joignait celui de rester maître de la campagne. Rien n'avait été fait dans Queretaro en prévision d'un siège. Les fortifications étaient à l'état d'ébauche, l'approvisionnement de munitions nul, les réserves de vivres et de fourrages à peine suffisantes pour quelques jours. On n'avait même pas songé à faire entrer dans la place les récoltes accumulées dans les propriétés rurales de la banlieue, où il fallut aller opérer de maigres razzias sous le feu de l'assiégeant quand la disette eut commencé. Les chefs et la garnison qui, surpris dans de pareilles conditions, parvinrent à tenir deux mois entiers, malgré des assauts réitérés, n'accomplirent certes pas une œuvre sans honneur.

Le siège de Queretaro, en effet, ne ressemble nullement, sous le rapport militaire, à celui de Mexico. Dès le 14 mars, les républicains essayèrent d'enlever la ville par une attaque de vive force qui, après avoir été un moment sur le point de réussir, fut victorieusement repoussée. Le 17, les assiégés, à leur tour, combinèrent une sortie générale que vint arrêter, à l'instant même où l'action s'engageait, une fausse alerte donnée à l'extrémité opposée de la ligne de défense. Le surlendemain, nouveau combat très-vif dans un faubourg de la place, à la suite d'une expédition de ravitaillement entreprise par Miramon. L'idée d'abandon-

ner la ville et de tenter un effort suprême pour s'ouvrir la route de Mexico fut alors mise en avant et discutée dans un nouveau conseil de guerre tenu le 20 mars. On la rejeta comme ne pouvant aboutir qu'à un inévitable désastre. A supposer que la petite armée impériale parvint à rompre sur un point la ligne d'investissement et à se jeter dans la campagne, comment espérer qu'elle réussît à gagner la capitale, à travers un pays entièrement occupé par l'ennemi, ayant sur ses derrières les forces assiégeantes qui ne manqueraient pas de se lancer à sa poursuite? Les membres du conseil furent unanimes à reconnaître qu'il fallait, au contraire, que le secours vint de Mexico. A cet effet, on décida qu'un des généraux serait chargé de s'y rendre, avec mission de réunir à la hâte tout ce qu'il pourrait en hommes et en argent, pour revenir dans le plus bref délai possible donner la main aux assiégés de Queretaro.

Tels furent le but et l'origine du mandat confié à Marquez, avec le titre de lieutenant de l'empire, dont nous l'avons vu faire un usage tout différent et un si étrange abus. La facilité avec laquelle il rentra dans la capitale, sans avoir même à engager une seule fois la petite colonne volante qui lui avait été donnée pour escorte, montre que le plan dont il était chargé de préparer l'exécution n'avait rien d'irréalisable, s'il se fût conformé à ses instructions et renfermé dans le rôle qui lui était assigné. Il lui eût suffi de reprendre immédiate-

ment la route de Queretaro avec les forces et les fonds qu'il employa à tenter sa malencontreuse expédition vers Puebla. Ici éclate la première preuve de sa trahison morale à l'égard de Maximilien et de l'abus de confiance par lequel il fit servir aux vues personnelles dont il poursuivait l'accomplissement les pouvoirs qu'il avait reçus du trop facile souverain.

Marquez avait quitté Queretaro dans la nuit du 22 au 23 mars. Le lendemain, l'assiégeant donnait un nouvel assaut qui fut repoussé comme celui du 14, mais au prix de pertes plus grandes encore. Malgré l'affaiblissement de la garnison, Miramon à son tour tenta, le 1<sup>er</sup> avril, une sortie dans laquelle il commença par enlever plusieurs positions importantes; mais, menacé de se voir coupé de la ville, il dut battre en retraite, ramenant deux obusiers comme trophée de sa victoire momentanée. Il devenait de plus en plus évident que l'ennemi, constamment renforcé, ne pouvait plus être entamé. On renonça à des efforts dont le résultat le plus clair était de perdre du monde et d'épuiser les munitions qu'on ne parvenait à renouveler que par des prodiges de travail et d'habileté. Tenir le plus longtemps possible, en réservant toutes les forces pour la défensive, fut désormais la tactique adoptée.

Le 11 avril, le délai de vingt jours, au bout desquels Marquez s'était engagé à reparaitre avec des secours, étant expiré, les généraux Miramon

et Arellano prirent sur eux de conseiller à l'empereur une résolution extrême. Ils lui proposèrent de prendre avec lui un millier de chevaux et de s'échapper de la place assiégée comme l'avait fait Marquez lui-même. Maximilien s'y refusa. Il fut toutefois décidé, à la suite d'un conseil de guerre tenu le 19 avril, que le général Morett serait expédié afin d'aller chercher au dehors des nouvelles et d'activer l'arrivée des renforts vainement attendus. Le général Morett devait être muni des pouvoirs les plus étendus, allant jusqu'à destituer Marquez au besoin. Le prince de Salm, attaché à l'empereur en qualité d'aide-de-camp et désigné pour faire partie de l'expédition, emportait en outre des instructions personnelles écrites sous la dictée de Maximilien par le docteur Basch, son médecin particulier<sup>1</sup>. Il serait difficile de dire dans quelle mesure le cours des événements pouvait encore être modifié, même si les nouveaux représentants de l'autorité impériale eussent réussi à atteindre Mexico. Mais la vigilance des assiégeants ne leur permit pas de sortir de Queretaro. Surpris dans sa tentative de départ, le général Morett se vit rejeter dans la place après une escarmouche où il laissa une partie de son escorte.

1. Ces instructions se trouvent reproduites dans le livre publié plus tard par le docteur Basch sous le titre de *Souvenirs du Mexique*. Elles renferment plus d'un trait caractéristique du prince qui les dictait à la veille d'une catastrophe imminente. — Voir *Notes et pièces justificatives*, lettre D.

La situation ne comportait plus que des résolutions désespérées. La ville était littéralement aux abois ; ses défenseurs épuisés voyaient leurs rangs s'éclaircir de jour en jour, malgré les appels incessants faits au recrutement forcé pour combler les vides. La population civile, aux prises depuis des semaines avec toutes les privations, commençait à sentir les horreurs de la famine. Pour organiser et prolonger une résistance dont tous les éléments manquaient au début du siège, il avait fallu lui imposer les plus lourds sacrifices, et faire passer avant tout l'intérêt militaire. Ici comme à Mexico, les réquisitions, les emprunts forcés, les contributions arbitraires, les mesures sommaires de toute sorte, avaient dû subvenir à tous les besoins de l'administration et de l'armée. Les ressources ainsi obtenues avaient reçu, à la vérité, un meilleur emploi que dans la capitale, et la vaillance déployée justifiait dans une certaine mesure les moyens auxquels la nécessité avait contraint de recourir ; mais cela n'empêchait pas qu'on ne fût à bout de forces et à bout de tout. La cessation des attaques de l'assiégeant montrait qu'il savait à quoi s'en tenir à cet égard et que, sûr de voir la place tomber d'elle-même entre ses mains, il avait pris le parti d'attendre que l'heure de la chute eût sonné. Au dehors comme au dedans, personne n'ignorait que c'était une question de jours, de semaines tout au plus.

Miramón, dont l'activité, l'énergie, la bra-

voure, l'inspiration militaire, furent au-dessus de tout éloge durant tout le cours de cette terrible épreuve, se dissimulait moins que personne à quelle extrémité on en était réduit et le dénouement qui se préparait. Il se résolut à tenter de nouveau la fortune des sorties en masse et en organisa trois coup sur coup. La première, qui eut lieu le 27 avril, débuta par une victoire éclatante ; l'assiégeant, délogé dans une attaque impétueuse de ses travaux avancés du côté sud, laissa vingt et une pièces d'artillerie aux mains de la garnison. Celle-ci, toutefois, menacée bientôt par des forces supérieures, ne put ni pousser l'avantage obtenu ni même conserver le terrain conquis. Deux autres efforts analogues, renouvelés le 1<sup>er</sup> et le 3 mai, eurent un début non moins brillant, une issue non moins stérile. Comme tous les combats livrés depuis le commencement du siège, ce furent de glorieux engagements couronnés d'un succès momentané, mais aboutissant à un résultat négatif<sup>1</sup>.

1. Pour les détails de ce siège, digne d'être mieux étudié au point de vue militaire que je ne puis le faire ici, je renverrai le lecteur au volume très-exact et très-sincère d'un de nos compatriotes qui faisait partie de la brigade Mendez : *Queretaro, souvenirs d'un officier de l'empereur Maximilien*, par M. Albert Hans, publié chez Dentu.

*Les Dernières heures d'un empire*, du général Arellano, dont j'ai eu déjà occasion de parler, fournissent aussi de curieux renseignements, utiles à consulter, mais en se tenant en garde contre la partialité et les préoccupations personnelles de l'auteur.